

Le transfert difficilement analysable

*La valeur heuristique de la notion d'utilisation de l'objet**

*Tout le malheur des hommes vient d'une
seule chose qui est de ne savoir pas demeurer
au repos dans une chambre.*

Pascal

Qu'en est-il de la représentation de l'environnement dans la psyché ? Non pas l'environnement comme faisceau de projections du mouvement pulsionnel et/ou de la défense contre le mouvement pulsionnel, mais l'environnement dans son extériorité au faisceau de projections. Qu'en est-il d'une théorie de l'objet externe dans le développement de la psyché ? Un postulat épistémologique sous-tend la théorie classique : il est possible de réduire l'objet d'étude aux dimensions de la psyché individuelle ; celle-ci forme l'unité d'observation.



I- Quand la théorie analytique recherche une articulation psyché/environnement

Une théorie du rôle de l'objet externe renverse la perspective ; en ce sens, J.-L. Donnet dira : « La notion de transitionnalité a constitué, je crois, une sorte d'invisible coupure épistémologique¹ » dans la théorie analytique. La transitionnalité représente ici une figure métonymique de toute la métapsychologie winnicottienne. L'objet d'étude est formé par une

nouvelle unité qui est la structure individu-environnement. Dans la mesure où le présent travail veut placer la problématique de l'articulation psyché/environnement au centre d'une métapsychologie du transfert difficilement analysable, nous découvrirons, dans la même mesure, la valeur heuristique de la notion de l'utilisation de l'objet dans l'abord analytique de ce transfert difficilement analysable.

Dans le texte consacré spécifiquement à l'utilisation de l'objet, Winnicott² met d'emblée l'accent sur le caractère novateur de cette notion. « C'est l'idée d'utilisation d'un objet que j'avancerai dans ce chapitre. Le sujet connexe – la relation aux objets – me paraît avoir déjà retenu *toute notre attention* ; on ne saurait en dire autant de l'utilisation de l'objet qui n'a peut-être même pas été envisagée de façon spécifique³. » Le présent travail vise à poursuivre l'exploration de cette notion d'utilisation de l'objet et si possible souligner son ferment herméneutique dans le travail analytique aux marges de l'analysable.

On le sait, Winnicott donne un ton très personnalisé à l'expression de sa pensée ; si celle-ci prend volontiers une forme assez peu systématisée, il n'en demeure pas moins que les diverses notions de la métapsychologie winnicottienne sont très étroitement articulées les unes aux autres. C'est pourquoi, de manière schématique, nous tracerons un parcours d'ensemble de cette métapsychologie. Nous avons là un modèle théorique qui cherche à rendre compte de la genèse de la psyché ou encore de l'histoire des relations entre la pulsion, le moi et l'objet. Or, les historiens nous enseignent que c'est à partir de nos problèmes actuels que nous interrogeons le passé. Citons, à cet égard, André Kaspi, historien français, spécialiste de l'histoire américaine : « Je n'ai jamais dissocié l'histoire de l'époque dans laquelle je vis et je crois que c'est mon époque qui pose un certain nombre de questions à l'histoire et c'est l'histoire qui donne un certain nombre de réponses aux interrogations que peut susciter mon époque⁴. »

Notre époque analytique pose un certain nombre de questions à l'histoire des relations de la pulsion, du moi et de l'objet. C'est donc à partir du travail analytique actuel et des difficultés, voire des impasses rencontrées dans ce travail, que nous interrogeons le passé de la psyché ou sa genèse.

Définition phénoménologique du transfert limite

Il y a tout intérêt à amorcer les choses par une présentation du transfert limite car cette notion fait partie de notre lecture de certaines difficultés majeures du travail analytique. Nous formulerons diverses définitions du transfert limite. À proprement parler, il ne s'agit pas d'un transfert des états limites, en ce sens que nous aurions, au préalable, identifié un certain tableau psychopathologique, fût-il structural, pour, dans un deuxième temps, décrire la modalité de transfert en cause quand ce tableau, d'abord observé pour lui-même, en soi, se retrouve, ne serait-ce qu'en un temps logique second, en rapport avec la situation analytique. Le transfert limite est essentiellement décrit à partir du poste d'observation que constitue la situation analytique ; il représente une certaine réponse spécifique de la psyché de l'analysant à sa rencontre avec le cadre analytique.

Introduisons une première définition purement phénoménologique du transfert limite : un transfert qui se situe aux limites de l'analysable. Si l'interprétation constitue l'outil qui permet le travail d'analyse proprement dit, cette actualisation transférentielle se situe aux limites de l'analysable en ce sens que nous y observons un phénomène de fermeture tout à fait particulière à l'interprétation. Un point de repère courant : un sentiment contre-transférentiel où l'analyste éprouvera quelque chose comme la futilité du travail interprétatif ; le contre-transfert fait alors écho à un mouvement inconscient de l'analysant qui vise à la disqualification de tout le registre des significations. Pour décrire ce phénomène de fermeture à l'interprétation, il est utile de se référer à la contre-interprétation qui, pour André Green⁵, désigne la réponse qu'offre l'analysant à l'interprétation de l'analyste.

Posons notre regard sur la cure de Lucie. Ayant pris connaissance de la suite des choses, le lecteur comprendra le sentiment contre-transférentiel à l'origine de cette désignation qui formule l'espoir de la présence d'une certaine zone de lumière chez cette patiente. Lucie est au début de la trentaine ; elle vit seule et connaît un grand isolement social. Elle n'a que des contacts très ténus avec les membres de sa famille d'origine ; sous le couvert de la fréquentation peu courante des siens, elle cherche souvent à laisser croire à l'imminence d'une rupture complète avec eux. En parallèle, on sent un énorme attachement à leur endroit, un attachement le plus souvent contre-investi, mais parfois exprimé ouvertement. Quasiment

aucune relation amicale. Quelques très brèves rencontres amoureuses, mais aucune relation de quelque durée, depuis plusieurs années. Ce retrait a une dimension stratégique consciente car Lucie reconnaît volontiers le caractère chaotique de ses choix amoureux du passé. Là comme ailleurs, elle oscille entre une angoisse hystéro-phobique et une angoisse paranoïde.

À part quelques rares loisirs, l'emploi demeure son seul point de contact avec le socius ; elle y éprouve de façon constante une grande insatisfaction et y fait l'expérience d'une grande instabilité, franchissant rarement le cap d'une année au même endroit. Elle possède un diplôme universitaire. Cependant, elle n'a jamais fait quelque démarche que ce soit en vue d'obtenir un emploi dans le domaine où elle a étudié. Les emplois qu'elle postule font appel à des connaissances techniques acquises au secondaire. Elle se sent très dévalorisée dans ce type de travail. Elle s'y retrouve porteuse d'une agressivité qui, si elle est rarement formulée de manière ouverte, demeure le plus souvent très péniblement contenue et finalement assez apparente. Par conséquent, elle y est généralement peu appréciée, de sorte qu'elle perd régulièrement ses emplois malgré un potentiel nettement supérieur à la fonction exercée.

Voici une courte séquence de la psychothérapie. Pour étudier la contre-interprétation, je me servirai d'une interprétation portant sur la grandiosité ou l'idéalité primitive. Cette interprétation est introduite au moment où cette grandiosité inconsciente me semble miner profondément les relations interpersonnelles de Lucie, dans la mesure où elle entraîne un très grand sentiment de dévalorisation. Ce thème de la grandiosité fait de nouveau irruption dans le matériel sur le mode du clivage du moi et de l'identification projective. Si, à proprement parler, l'interprétation porte, au point de départ, sur le transfert latéral, nous voyons bien comment ce déplacement est très labile car la réponse à l'interprétation se situe au cœur du mouvement transférentiel. De fait, en parallèle à sa psychothérapie, de son propre chef, Lucie participe ponctuellement à un groupe d'art-thérapie. Selon elle, le thérapeute s'intéresse de manière toute privilégiée à sa production personnelle de dessins : ce qu'elle explique de manière rationnelle par le tableau clinique sévère des autres participants du groupe, tableau qui ferait entrave à leur capacité de communication avec le thérapeute. Elle décrit le sentiment de dévalorisation d'une participante du groupe, sentiment qu'elle met en relation avec le traitement de faveur qui,

en quelque sorte, lui est accordé à elle. Cette participante serait d'autant plus dévalorisée que, selon Lucie, il s'agirait pour elle « ou bien d'être la petite reine ou bien de n'être rien du tout ». S'agissant d'une thématique plus ou moins évoquée antérieurement par Lucie, je tente d'interpréter le mouvement d'identification projective assez manifeste dans son discours.

Somme toute, une interprétation assez banale ; cependant on sait que ce ne sont pas les interprétations les plus brillantes ou les plus « profondes » qui sont nécessairement les plus mobilisatrices, de sorte que l'on ne peut attribuer le caractère peu mobilisateur de l'interprétation à la nature relativement banale de celle-ci, d'autant plus que nous avons à envisager une anti-mobilisation ou encore une très vive mobilisation contre l'interprétation. En premier lieu, la contre-interprétation se manifeste par une acceptation verbale de l'interprétation. « *C'est tout à fait moi* », dira d'abord Lucie. La suite des choses nous montre à l'envi comment cette acceptation est issue du « faux self ». Lucie parle d'un lieu qui est une partie du moi tout à fait clivée de celle où elle fait l'expérience de la conflictualité ; dès lors, cette acceptation ne peut contribuer à l'élaboration intrapsychique de cette conflictualité.

D'ailleurs la contre-interprétation, dans son déroulement ultérieur, frappe surtout par son caractère anti-élaboratif. Nous observons d'emblée le phénomène de désappartenance, selon le mot de B. Rosenberg⁶, quand un contenu psychique est présenté comme n'appartenant pas à l'appareil psychique. L'une des forces en présence dans le conflit intrapsychique est attribuée à l'extérieur, au hors-psyché. Tout ceci devient l'effet d'un milieu familial qui a trop valorisé la performance. « Mon idéal du moi mégalomane ne m'appartient pas », semble dire inconsciemment Lucie. L'acceptation verbale initiale de l'interprétation se révèle bien un pseudo-insight, selon le mot de O. Kernberg⁷. Ce dernier met l'accent sur l'absence de cette compassion du sujet à l'endroit de lui-même qui accompagne l'insight véritable. Cette absence illustre le fait que le sujet se tient hors de la douleur psychique inhérente au conflit, d'où subséquemment l'absence d'une véritable élaboration psychique de cette conflictualité. Pour J.-B. Pontalis⁸, il y a absence de portée de l'interprétation.

Le travail anti-élaboratif se poursuit à la séance suivante ; Lucie revient spontanément à l'interprétation offerte à la séance précédente. Nous serions tentés de dire qu'elle développe sa contre-offensive sur deux plans : celui du présent et celui du futur. Pour décrire la contre-interprétation, il peut, en effet, paraître approprié d'utiliser le terme de contre-offensive. Car si je devance un peu la présentation des choses, je dois reconnaître que le modèle métapsychologique proposé nous conduit à cette considération ; dans le transfert limite, l'analysant reçoit l'interprétation comme une certaine offense personnelle ; le sujet l'accueille comme une atteinte, voire un démenti de sa subjectivité. Lucie répond à l'interprétation au plan du présent. « *Ce dont on a parlé la dernière fois, ce n'est pas tout ; il y a aussi le fait que mes emplois ne sont pas à la hauteur de mes talents.* » Lucie évacue le caractère proprement intrapsychique de la conflictualité ; elle reprend sa propre lecture de sa conflictualité où l'un des pôles de celle-ci est tenu par la « réalité ». Les guillemets revêtent ici une très grande importance. Le modèle métapsychologique proposé dans ce travail peut être considéré comme un commentaire théorique sur le mouvement d'écoute de l'analyste qui l'amène à affubler de guillemets *la plus grande partie* (néanmoins pas la totalité) du discours de l'analysant, dans la mesure où ce discours porte en apparence sur la réalité extérieure.

Ce point sera développé ultérieurement ; pour le moment, observons le « ce n'est pas tout ». Il est proposé implicitement que le thérapeute a présenté son interprétation comme étant le tout, l'alpha et l'oméga de la question. Le thérapeute *devient* celui qui a dit le tout de la chose : ce en quoi il a tort. La fermeture à l'interprétation comporte souvent la nécessité de mettre l'analyste dans son tort ; nous sommes dans le registre de la force davantage que dans le registre de la signification, nous dit J.-B. Pontalis⁹. La loi du tout ou rien est projetée *dans* l'interprétation de l'analyste, de sorte que cette loi du tout ou rien, sur laquelle porte l'interprétation, est entendue du lieu psychique même où joue la loi du tout ou rien dans la psyché de Lucie. Nous retrouvons là une caractéristique phénoménologique fondamentale de la réponse à l'interprétation qui est propre au transfert limite ; l'interprétation passe dans le collimateur de la conflictualité (ici l'idéalité primitive ou la loi du tout ou rien) sur laquelle porte l'interprétation.

Poursuivons l'observation de la contre-interprétation : au-delà du présent, celle-ci vient cerner le futur. Lucie devient maintenant prophète ; l'ampleur de la réaction nous renseigne sur l'étendue de l'atteinte à la subjectivité opérée par l'interprétation. En deux énoncés successifs, Lucie ferme le futur. Premier énoncé : jamais elle ne se dégagera des difficultés émotionnelles qui l'empêchent d'accéder à un emploi à la hauteur de ses talents. Deuxième énoncé : jamais elle n'acceptera les emplois subalternes auxquels elle demeurera confinée. Une seule issue demeure possible : le suicide. Peut-on assurer meilleur triomphe de cette logique du tout ou rien que le thérapeute, par son interprétation, cherchait implicitement à remettre en question ? Paraphrasant Freud, nous évoquerons ici une « pure culture » d'omnipotence.

Omnipotence : le maître-mot de ce travail. Le transfert, aux limites de l'analysable, apparaît comme l'expression non médiatisée de cette omnipotence. D'où, à cet égard, la pertinence clinique de la métapsychologie de Winnicott dans la mesure où cette métapsychologie peut être conçue comme une description séquentielle des modalités diverses du maniement de l'omnipotence par la psyché.

Définition clinique du transfert limite

Avant de présenter une théorie métapsychologique du transfert limite, tentons d'abord d'en esquisser une théorie clinique. En cela, nous sommes fidèles à la perspective de Didier Anzieu¹⁰ qui propose de considérer la théorie psychanalytique comme une théorie à deux étages, en quelque sorte. À partir du matériel clinique, sur un mode inductif, nous dégageons une théorie clinique ; secondairement, à partir des propositions issues de cette théorie clinique, nous déduisons des propositions plus abstraites qui constituent la théorie métapsychologique ; celle-ci devient une théorie au second degré, une théorie de la théorie. *L'interprétation des rêves* illustre bien cette hiérarchisation de la théorie. Les six premiers chapitres permettent de dégager une théorie clinique du rêve comme « la réalisation déguisée d'un désir refoulé ». Si tant est que cette proposition clinique recèle quelque vérité, que pouvons-nous en déduire quant aux diverses parties ou instances de cet appareil psychique susceptible d'offrir un produit tel que le rêve ? La description de la première topique devient une théorie métapsychologique du rêve.

Commençons donc par le plan de la théorie clinique. A. Green¹¹, J.-B. Pontalis¹² et O. Kernberg¹³, sous des formulations diverses, nous signalent que le discours de l'analysant – il comporte toujours une dimension transférentielle explicite ou implicite – est porté par un double mouvement. L'analysant cherche à traduire verbalement ses pensées et ses sentiments à son intention propre comme à l'intention de son analyste ; il invite son analyste à porter intérêt au contenu de son discours comme lui-même se propose de le faire. L'analysant impulse inconsciemment à son discours un autre mouvement : celui d'induire un affect et/ou un comportement dans la psyché et/ou le corps de l'analyste. Ce double mouvement est toujours présent simultanément. Si la première visée ouvre la voie à la dimension interprétative, la seconde visée est nécessaire pour assurer le caractère vivant de l'analyse.

L'analysabilité du transfert demande une prépondérance du premier mouvement sur le second ou mieux encore, une oscillation continue entre l'un et l'autre mouvement : ce qui permet une modulation du deuxième mouvement. Dès lors, cette force motrice ainsi harnachée peut avoir accès à la métaphorisation. Inversement, si cette force motrice n'est aucunement contrée par un autre mouvement et conserve toute sa visée mobilisatrice d'autrui, elle entraîne une disqualification du registre propre de la signification ; l'accès à la métaphorisation devient inhibé. Nous avons là une définition clinique du transfert limite comme un transfert non métaphorisé ou mieux, un transfert en mal de métaphorisation. Dans un travail précédent¹⁴, j'ai déjà évoqué cet accès difficile au registre du « comme si ». Winnicott dira que l'analyste ne représente pas, mais qu'il EST la mère¹⁵.

On peut penser que Lucie ne parvient pas à faire l'expérience affective propre au sentiment de dévalorisation, en ce sens que cette expérience serait éprouvée comme un phénomène purement subjectif. La contre-interprétation illustre comment le discours, de façon préférentielle, est mis au service d'un phénomène de désappartenance psychique ; une partie intolérable de la psyché de l'analysante est injectée dans la psyché de l'analyste. Il s'agira, pour Lucie, d'amener le thérapeute à vivre, à sa place, le sentiment de dévalorisation. Le discours de l'analysante a davantage pour objet de détruire toute influence de l'analyste sur la psyché de l'analysante que de susciter des associations autour de l'interprétation ;

l'analyste est invité à éprouver les choses à la place de l'analysante et non pas avec elle. Le sentiment de dévalorisation de l'analyste signe le triomphe de l'omnipotence de Lucie.

*Histoire des rapports du moi, de l'objet et de la pulsion.
Formation du moi.*

À partir de cette lecture des difficultés auxquelles on se heurte dans le travail interprétatif, nous tenterons d'esquisser une histoire du développement des rapports du moi, de l'objet et des pulsions. On sait que Freud décrit une double origine du moi. « *Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, il est lui-même la projection d'une surface*¹⁶. » Jean Laplanche résume admirablement cette problématique freudienne du moi¹⁷. L'auteur décrit comment, pour Freud, le moi se constitue dans un double mouvement de métonymisation et de métaphorisation de l'individu biologique ou du moi corporel. Sur le plan métonymique, le moi représente une couche externe différenciée du ça quand il devient un « organe spécialisé », un « prolongement spécialisé de l'individu », ce qui conduit à la mise en place de l'épreuve de réalité. Le moi devient un être de surface ; il est la surface du psychisme.

Sur le plan métaphorique, le moi possède une couche interne également différenciée du ça quand, issu du mouvement identificatoire, il devient un objet d'amour pour le ça ; la métaphore étant transport ou projection dans un autre lieu, le moi se présente alors comme « la projection d'une surface ». Cela laisse entendre que cette seconde différenciation du ça se fait à sa surface ou mieux, dirait-on maintenant, à l'interface entre le ça et le hors-ça, alors l'équivalent du hors-psyché. Dans la mesure où ce double mouvement métaphorique et métonymique, créateur du moi, s'actualise à l'interface du ça et de la réalité extérieure, nous pouvons entrevoir ici le rôle de l'environnement ou encore celui de la psyché parentale. D'ailleurs, dès 1895, dans « L'esquisse pour une psychologie scientifique », Freud aura cette formule : « Désir et réalité : la paire contrastante d'où émane notre psychisme¹⁸. »

Articulation psyché/environnement et origine de la couche externe du moi. Notion de réalité psychique.

Abordons d'abord l'origine de la couche externe du moi ; c'est tout le rôle de l'environnement dans le développement de l'épreuve de réalité. Nous marchons ici sur une corde raide ; Winnicott le dira : « Les analystes n'aiment pas que l'on parle de l'environnement. » Je serais tenté de dire qu'ils ont bien raison... sauf peut-être quand c'est Winnicott qui en parle : du moins tel sera le sens de mon propos.

Pour y voir plus clair, il est utile de faire retour aux origines de la psychanalyse, au temps de sa découverte ; c'est le grand tournant de 1897. Au-delà de la découverte du fantasme, Freud fait la découverte de la réalité psychique au sens fort du terme, c.-à-d. la présence d'un noyau dur de la psyché où avoir un désir et réaliser un désir est une seule et même chose. C'est, de fait, l'existence de cette réalité psychique qui nous permet d'accorder une fonction pathogène au fantasme. Freud le précise dans *l'Introduction à la psychanalyse* : « Les fantaisies possèdent une réalité psychique opposée à la réalité matérielle et nous nous pénétrons peu à peu de cette vérité que *dans le monde des névroses, c'est la réalité psychique qui joue le rôle dominant* ¹⁹. » D. Anzieu²⁰ précise que si Freud introduit la notion de réalité psychique en 1897, il n'introduira le terme qu'en 1909 lors de ses conférences en Amérique, pour ensuite l'insérer dans les éditions ultérieures de *L'interprétation des rêves*, à la fin du chapitre VII.

Gardons à l'esprit qu'en 1897, avec l'abandon de la *neurotica*, et la découverte de la réalité psychique, Freud délaisse l'hypothèse de scènes infantiles réelles de séduction comme élément pathogène déterminant de l'hystérie ; il utilise la réalité extérieure comme repoussoir pour accéder à la notion de réalité psychique, une des notions fondamentales de la psychanalyse. On pourrait dire que Freud fonde véritablement la psychanalyse en effectuant, au plan de la théorie, un mouvement de contre-investissement de la réalité extérieure. La réalité extérieure et ses charmes ont failli le détourner de l'une des grandes découvertes du vingtième siècle : la psychanalyse. On a pu affirmer que l'abandon de la théorie traumatique a peut-être eu un effet traumatique sur la théorie.

Mode paradoxal d'articulation psyché/environnement

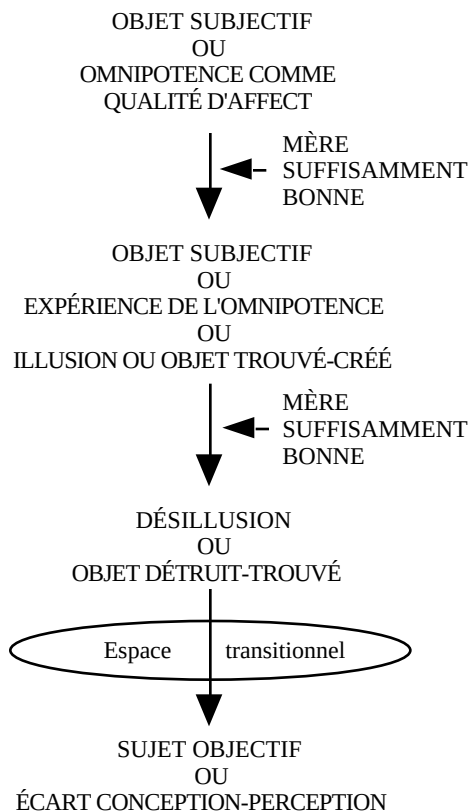
On peut considérer que la théorie de l'articulation psyché/environnement se serait assez mal dégagée de cette situation conflictuelle à l'origine. En effet, cette théorie est longtemps demeurée enfermée dans un certain dilemme : ou bien le trauma ou bien le fantasme (la réalité psychique) ou encore, dans une autre terminologie, ou bien le déficit ou bien le conflit. De cette manière, toute théorie du trauma ne peut que réduire la portée de la découverte freudienne de la réalité psychique, au sens fort du terme. Nous devons au *génie théorique* de Winnicott de nous avoir dégagés de ce dilemme en pensant l'articulation psyché/environnement sur le mode du paradoxe. En effet, l'énoncé métapsychologique fondamental de Winnicott à cet égard revêt un caractère paradoxal : si l'environnement ne joue pas son rôle facilitateur dans le développement de la psyché, partant, si l'environnement a un effet traumatique, l'environnement n'existe pas (pour la psyché). La psyché évolue de manière telle que, pour la psyché, il n'y a pas d'environnement ou de réalité extérieure quand il s'agit de faire l'*expérience* de la conflictualité inconsciente ; cette expérience de la conflictualité se déroule dans une zone de la psyché où nous sommes en deçà de l'épreuve de réalité.

J'ai illustré ailleurs²¹ cet énoncé paradoxal grâce à une formule attribuée à Lao-Tseu : « *C'est avec de l'argile que l'on façonne les vases mais c'est de leur vide interne que dépend leur usage* ²². » C'est avec la réalité psychique que l'on façonne le monde intérieur, mais c'est le manque de réalité psychique, c.-à-d. un lieu psychique hors du noyau dur de la réalité psychique, qui nous permet d'utiliser le monde intérieur et ultimement la réalité psychique, qui nous permet l'utilisation de l'objet, dira Winnicott.

Parcours développemental de la métapsychologie de Winnicott : de l'objet subjectif au sujet objectif

Au-delà de la vue d'ensemble plus haut mentionnée, la métapsychologie de Winnicott, dans son parcours, décrit essentiellement un passage de l'objet subjectif au sujet objectif. Décrivons brièvement les diverses étapes de ce parcours (cf. Tableau 2)

Tableau 1
Un parcours de la métapsychologie de Winnicott



Au départ, l'objet subjectif est un objet qui se situe totalement dans l'aire du contrôle omnipotent de l'objet. L'intervention de la mère suffisamment bonne permet de quitter l'omnipotence comme phénomène proprement intrapsychique – l'affect d'omnipotence dans le langage de Winnicott – pour atteindre un état où il y a arrimage de l'omnipotence avec la réalité extérieure. Selon Winnicott : « Le bébé commence à goûter des expériences

reposant sur le “ mariage ” de l’omnipotence des processus intrapsychiques et le contrôle du réel²³. » C’est l’expérience de l’omnipotence ou le paradoxe de l’objet trouvé-crée ou l’aire de l’illusion ; il importe que la mère présente le sein, que l’objet soit déjà là pour que le nourrisson puisse le créer. Le sujet réalise l’omnipotence... à la condition, pourrait-on dire, que l’extérieur fasse les choses à sa place.

Subséquentement, une seconde intervention de la mère suffisamment bonne introduit la frustration d’une manière graduelle en fonction de la capacité progressive de l’enfant à tolérer la frustration : ce qui permet le désillusionnement. C’est le paradoxe de l’objet détruit-trouvé. Il importe, nous dit Winnicott, que le sujet détruise l’objet (fantasmatique) et que l’objet survive à la destruction. L’objet trouvé est ici « l’objet objectif » ; c’est l’objet dans sa dimension objective ou encore dans la partie de l’objet qui existe en dehors de la manière purement subjective de voir l’objet ; c’est l’objet dans son extériorité. « *Ce que j’appelle l’objet subjectif se relie progressivement aux objets perçus objectivement* », dira Winnicott.

Ce parcours décrit un certain travail de deuil par rapport à l’omnipotence : un travail de deuil très relatif et en même temps très réel. Car Winnicott évoque « *le choc immense que représente la perte de l’omnipotence* ». Ce travail de deuil de l’omnipotence, tout partiel qu’il soit, ne devient possible que si le sujet peut constituer une zone tampon, une aire intermédiaire qui demeurera à l’abri de l’épreuve de réalité, déterminant le dehors par rapport au dedans. Dans l’aire intermédiaire ou transitionnelle, il importe que le paradoxe de l’objet trouvé-crée soit maintenu, qu’il ne soit pas répondu à la question : s’agit-il du dedans ? S’agit-il du dehors ? La mise en place de l’aire transitionnelle devient nécessaire pour atteindre l’étape du sujet objectif.

Si le terme de sujet objectif est peu souvent employé par Winnicott – on le retrouve dans « La créativité et ses origines » – la notion qu’il désigne est elle-même très souvent décrite. Par exemple, dans « Élaboration de la capacité de sollicitude », Winnicott est très explicite : « Cette évolution [de l’objet subjectif à l’objet objectif] implique un moi qui commence à être indépendant du moi auxiliaire de la mère ; on peut dire maintenant que le nourrisson a un intérieur et, *par conséquent*, un extérieur²⁴. » Ailleurs, après avoir décrit le paradoxe de l’objet détruit-trouvé qui conduit à l’extériorité de l’objet, il ajoute : « Ici s’inaugure le fantasme. » C’est la naissance de la

subjectivité en tant que subjectivité ; elle est contemporaine de l'accès à l'objet objectif.

La séquence métapsychologique qui prend origine dans l'objet subjectif se présente ultimement comme un phénomène biface. Au terme du processus, nous observons qu'un même mouvement place l'objet, en partie, hors du contrôle omnipotent du sujet, c.-à-d. constitue une aire où l'objet échappe au contrôle omnipotent de la part du sujet ; c'est l'extériorité de l'objet ou l'épreuve de réalité dans le corpus théorique de Freud. Simultanément, ce même mouvement apporte une délimitation du monde intérieur ; c'est un contenant de l'aire où s'exerce le contrôle omnipotent de l'objet. Paradoxalement, ce même mouvement constitue la subjectivité, lui donne une institution : l'envers de cette grande institution du moi qu'est l'épreuve de réalité, selon l'expression de Freud²⁵. La subjectivité se donne un espace propre. Auparavant, il n'y a que l'objet subjectif : la subjectivité, étant partout, n'est nulle part. Que de l'argile : il n'y a pas de vide qui permette d'utiliser l'argile. Que de la réalité psychique, que de l'investissement pulsionnel de l'objet, que de l'investissement conflictuel. Il n'y a pas ce vide ou ce manque de réalité psychique qui permet d'utiliser la réalité psychique. L'interprétation passe alors dans le collimateur de la conflictualité inconsciente sur laquelle porte la conflictualité.

Le processus de subjectivation et la « construction de l'épreuve de réalité », selon le mot de R. Roussillon²⁶, deviennent l'avant et l'envers d'un même phénomène. J.-B. Pontalis dira à sa manière comment la subjectivation et l'épreuve de réalité sont mises en place simultanément : « La relation à l'objet externe ou interne n'est jamais si prévalente que lorsque l'objet au sens d'un autre qui a sa propre réalité n'est pas constitué pas plus que ne l'est l'espace du moi²⁷. »

La polarité sujet/objet chez Freud

La notion d'objet subjectif est-elle présente dans l'œuvre de Freud ? Dans l'après-coup créé par la pensée de Winnicott, il est permis, je pense, de répondre positivement. Pour ce faire, nous nous référons à cette séquence qui est décrite par A. Green comme le mythe originaire du moi et qui comprend d'une manière séquentielle le moi-réalité du début, le moi-plaisir purifié et le moi-réalité définitif. J. Laplanche et J.-B. Pontalis²⁸

suggèrent que Freud n'aurait jamais véritablement intégré ces notions à sa conception métapsychologique du moi. Winnicott semble s'y être employé. Si le moi-réalité du début possède « un bon critère objectif » pour distinguer le dedans et le dehors, ce bon critère objectif est mis hors jeu lors de la seconde étape, celle du moi-plaisir purifié qui introduit une bipartition dedans/dehors selon un « bon critère » subjectif quand le dedans devient tout l'agréable venant du sujet comme de l'objet, alors que le dehors se présente comme tout le désagréable issu du sujet comme de l'objet. Ceci nous conduit à la formulation célèbre : « L'extérieur, l'objet, le haï seraient au tout début identiques. » En quelque sorte, Freud²⁹ évoque l'objet subjectif avant la lettre. « L'extérieur » dont il s'agit – Winnicott nous invite à introduire les guillemets – c'est « l'extérieur » *uniquement* comme le sujet désire qu'il soit, dans son omnipotence, selon son bon plaisir. Le sujet n'a pas encore l'enveloppe du moi qui est nécessaire afin de porter le désagréable en lui. Le moi archaïque devient celui qui ne peut porter la conflictualité à l'intérieur du moi (le moi-personne) : ce qui supposerait de tolérer en lui-même la présence simultanée de l'agréable et du désagréable, du plaisir et du déplaisir.

Nous entendons discourir le moi-personne. « Je prends la part de l'agréable en moi ; l'extérieur sera la part du désagréable, de tout ce que je hais en moi, dans l'objet, de tout ce qui, de manière intolérable, vient heurter mon omnipotence narcissique. » Pour que le moi en vienne à tolérer la présence, en lui, du conflit entre l'agréable et le désagréable, une nouvelle bipartition interne sera nécessaire où, selon la formule canonique, « ce qui est plaisir pour un système est déplaisir pour un autre système » ; c'est dire, en termes de première topique, la nécessité du caractère fonctionnel de la censure pour la production de formations psychiques de compromis. Quand le dedans en vient à contenir l'agréable et le désagréable ou le plaisir et le déplaisir, le dehors peut devenir l'indifférent ou, mieux encore, ce qu'il m'est possible de transformer en de l'agréable, quitte à m'éloigner autant que faire se peut de ce qui s'avère non transformable en de l'agréable. Pour Winnicott, l'épreuve de réalité va de pair avec la créativité entendue comme « *la coloration de toute une attitude face à la réalité extérieure* ³⁰ ».

Une partie du fonctionnement psychique est maintenant sous la gouverne de « l'utile ». Et Freud de citer George Bernard Shaw : « Être capable de choisir la voie du plus grand avantage plutôt que de céder à celle de la

moindre résistance. » Ainsi, dans cette séquence conceptuelle – moi-réalité du début, moi-plaisir purifié, moi-réalité définitif – si, au point de départ, nous décrivons, avant la lettre, la notion d'objet subjectif, au point d'arrivée, nous sommes assez près de la notion d'utilisation de l'objet. Freud et Winnicott décrivent véritablement un même processus de métabolisation de l'omnipotence comme genèse de l'épreuve de réalité. Si Freud met l'accent sur la dimension intrapsychique du processus, Winnicott tente de décrire simultanément les dimensions intrapsychique et extrapsychique ou le rôle de l'objet externe dans l'évolution de ce processus.

Lucie fait l'expérience de la conflictualité intrapsychique inconsciente, en regard du travail, sur le mode du moi-plaisir purifié. Nous observons que l'emploi constitue pour elle une source d'angoisse considérable, aux limites du tolérable, et simultanément une source quasi obligée de valorisation personnelle. D'où le conflit interne : elle désire et elle ne désire pas un emploi. Malheureusement, au même moment, elle ne peut que tenir un seul des deux fils du conflit. Quand elle a un emploi, l'effet de halo de l'angoisse associée à l'emploi l'oblige à abandonner le désir d'un emploi ; nous entrons dans le désir d'un non-désir. Elle fait l'expérience de la conflictualité inconsciente de la manière suivante : le dedans contient l'agréable ou le désir de non-désir ou le désir de non-emploi ; le dehors contient le désagréable ou le désir d'emploi. Ainsi elle ne désire pas travailler, mais malheureusement elle a un thérapeute qui désire qu'elle travaille. Quand elle n'a pas d'emploi, nous avons la même formule, de manière simplement inversée, elle ne tient toujours qu'un fil de sa conflictualité. Le dedans contient maintenant le désir de travailler ; le dehors contient tout ce qui fait entrave au travail. Elle désire travailler ; malheureusement – elle est sur une liste de rappel – son employeur, qui tarde à lui faire signe, ne veut probablement pas qu'elle travaille. Lucie semble dire inconsciemment « l'extérieur n'est que ce que je désire inconsciemment qu'il soit afin qu'il puisse tenir l'autre fil de ma conflictualité inconsciente ». Nous sommes bien dans l'absence d'une absence de réalité psychique. Au moment d'un rappel, Lucie se dira aussitôt non disponible car elle refuse « d'être un bouche-trou ! » Nous touchons la folie privée, selon le mot de A. Green. D'ailleurs, l'inversion de la formule s'inscrit dans le transfert proprement dit. Durant une période où elle ne travaille pas, Lucie déplorera le fait que la démarche proposée par

le thérapeute ne s'intéresserait qu'à son monde intérieur et négligerait ses difficultés d'insertion sociale, au moment où l'emploi constitue quasiment le seul mode d'insertion sociale qu'elle s'autorise à désirer.

Nouveau regard sur l'illustration clinique. L'épreuve de réalité et la séquence interprétation/contre-interprétation.

Cette perspective nous permet de porter un nouveau regard sur la séquence interprétation/contre-interprétation décrite antérieurement. L'interprétation, de manière plus ou moins explicite, propose une nouvelle organisation de la conflictualité inconsciente de Lucie. Celle-ci décrit un conflit entre le moi-personne et la « réalité extérieure ». Les guillemets désignent le point de vue de l'observateur externe ; Lucie, alors entièrement identifiée au point de vue de l'observateur interne « ignore » les guillemets, selon la formule de Winnicott. Peut-on comprendre le don de prophétie de Lucie comme une réponse inconsciente à la remise en cause de sa définition personnelle de la réalité extérieure ? Devant la menace, elle persiste et signe : elle connaît non seulement sa situation actuelle dans son articulation interne/externe, mais encore sa situation future, tant le futur de la cure que le futur de sa vie. D'ailleurs dans ce contexte, est-ce que tout contenu interprétatif se référant nécessairement à une problématique intrapsychique ne vient pas *ipso facto* apporter un démenti formel au credo de Lucie, credo sous-jacent à l'organisation de sa conflictualité inconsciente : *l'extérieur est le désagréable*. Une attaque contre sa croyance vient fouetter sa croyance ; Lucie devient prophète.

La troisième topique. La création du soi.

Reprenons le cours de notre réflexion théorique. Le passage de l'objet subjectif au sujet objectif, disions-nous, signifie le déroulement d'un processus qui permet l'épreuve de réalité ou l'accès à l'objet dans son caractère d'extériorité *et simultanément* la reconnaissance de la subjectivité en tant que subjectivité. Citons Winnicott : « Après l'acceptation de la réalité extérieure, vient l'avantage que l'on peut en tirer. Nous entendons très souvent parler des frustrations très réelles imposées par la réalité extérieure, mais bien moins souvent du soulagement qu'elle apporte. Le lait réel satisfait si on le compare au lait imaginaire, mais là n'est pas la question. La question, c'est que dans le fantasme, tout procède de la magie ; il n'y a pas de frein au fantasme et l'amour et la haine ont des effets

alarmants. La réalité extérieure, elle, a des freins et peut être étudiée et connue et, en fait, *l'extrême dans le fantasme n'est tolérable que lorsque la réalité objective est bien évaluée. Le subjectif a une valeur immense, mais si alarmant et magique qu'on ne peut en jouir si ce n'est en parallèle à l'objectif*³¹. » Peut-on mieux dire que c'est le manque de subjectif ou la présence d'un lieu psychique autre que le subjectif, c.-à-d. l'objectif comme nouveau lieu psychique qui permet l'utilisation du subjectif ? C'est le vide interne qui permet l'utilisation de l'argile, qui devient un vase, nous dit Lao-Tseu.

Ce mouvement correspond vraisemblablement chez Freud au passage du moi-plaisir purifié au moi-réalité définitif. Avec cette présentation d'une délimitation progressive d'un espace psychique nettement différencié d'un espace extérieur, nous sommes en train de décrire la formation d'une « troisième topique dont les pôles théoriques sont le soi et l'objet », selon la formulation d'André Green³². Cette topique est troisième en ce qui regarde l'histoire des idées psychanalytiques car son introduction dans la théorie analytique est postérieure à l'introduction des deux premières topiques. Dans la perspective du développement de la psyché cependant, elle est première, en ce sens que sa mise en place serait nécessaire pour assurer le caractère fonctionnel des première et deuxième topiques. Ces deux dernières topiques constituent, chacune à sa manière, une complexification de la troisième topique. Une bipartition dedans/dehors sous l'égide du moi-réalité définitif s'inscrit vraisemblablement dans un rapport dialectique avec ces nouvelles partitions ou différenciations que sont les instances des première et deuxième topiques ; celles-ci peuvent progressivement se développer comme diverses localités psychiques à l'intérieur de cet espace psychique bien délimité et réciproquement elles favorisent la nouvelle bipartition dedans/dehors. Ces deux instances que sont le soi et l'objet apparaissent comme le terme de l'évolution de la polarité sujet/objet ou moi/monde extérieur. La métapsychologie winnicottienne décrit l'évolution de cette polarité sujet/objet dans la perspective qui est la sienne, celle de l'articulation psyché/environnement.

J.-B. Pontalis pourra décrire le soi comme « l'expérience d'un espace psychique propre³³ ». Il prolonge alors la pensée de Winnicott selon laquelle « la présence d'un moi rudimentaire est nécessaire pour que la satisfaction pulsionnelle devienne une expérience du soi ». Si nous

traduisons l'accès au statut de sujet objectif dans la terminologie du corpus conceptuel freudien, nous évoquons à la fois la formation de la couche externe du moi ou l'épreuve de réalité et la formation de la couche interne du moi ou le moi pris comme objet d'amour, ou encore le pôle unificateur du narcissisme primaire. Ce pôle unificateur permet d'offrir le capital libidinal nécessaire à « ces neurones investis de manière constante, bien frayés entre eux » qui, dans les termes de l'« *Esquisse* », assurent une fonction d'inhibition du moi. Comme on le sait, cette fonction d'inhibition du moi, s'exerçant sur la réalité psychique, produit un frein à la régression du souvenir vers la perception ou la satisfaction hallucinatoire : d'où la mise en place de l'épreuve de réalité. Il est tentant de faire un rapprochement entre cette fonction d'inhibition du moi et le phénomène de désillusionnement à l'œuvre dans l'expérience paradoxale du détruit/trouvé.

La dialectique écorce/noyau

On s'en rappelle, c'est à partir des questions que nous pose le présent que nous interrogeons le passé : à partir des difficultés qui se présentent dans l'analyse du transfert, nous évoquons la construction d'un mythe originaire quant aux rapports du moi, de l'objet et des pulsions. Même si cela est peut-être nécessaire aux fins de l'exposé, il demeure artificiel de séparer la problématique de la polarité sujet/objet et celle du monde pulsionnel. Les auteurs ont, en effet, souligné la relation dialectique entre ces deux éléments. C'est là toute la problématique écorce/noyau de Nicolas Abraham³⁴. Citons D. Anzieu, dans *Le moi-peau* : « La pulsion n'est ressentie comme poussée, comme force motrice, que si elle rencontre des limites et des points spécifiques d'insertion dans l'espace mental où elle se déploie et que si sa source est projetée dans des régions du corps dotées d'une excitabilité particulière. Cette complémentarité de l'écorce et du noyau fonde le sentiment de la continuité du soi³⁵. »

Nous rejoignons ici « cette curieuse série de formes emboîtées les unes dans les autres avec, pour chacune, sa surface protectrice-réceptrice propre : le corps et la peau, l'appareil psychique et le moi, le moi lui-même et son écorce », selon la belle description de Jean Laplanche³⁶. De la sorte, le moi, qui a lui-même sa couche externe ou son écorce, l'épreuve de réalité, devient lui-même dans sa totalité, couches externe et interne réunies, une

écorce pour ce nouveau noyau que constitue le monde pulsionnel, entendu au sens de la libido objectale, à la manière de Béla Grunberger³⁷ qui distingue ainsi narcissisme et pulsion.

Le moi et la pulsion établissent, dès lors, un rapport dialectique car la poussée pulsionnelle peut d'autant plus s'exercer qu'elle rencontre un frein, une limite. Winnicott dira : « La satisfaction pulsionnelle renforce un moi fort et démembrer un moi faible³⁸. » Ceci demanderait certes un long développement que nous ne pouvons tenir ici ; il est permis de penser que les conditions extérieures défavorables au développement de la psyché, retrouvées dans l'histoire de certains patients, sont reprises dans le mouvement d'omnipotence du sujet. Nous aurions là un prototype qui vient figer l'organisation de la conflictualité inconsciente sur le modèle d'une bipartition dedans/dehors, régie par le moi-plaisir purifié : ce qui entraîne le patient à rechercher inconsciemment, mais néanmoins de manière très active, une réalité extérieure défavorable à la satisfaction pulsionnelle afin de perpétuer l'expérience de la conflictualité inconsciente sous la forme d'un conflit dedans/dehors.

Gardons à l'esprit la distinction entre l'accès à la réalité et l'épreuve de réalité ; nous pouvons, tant sur un plan psychique que sur un plan somatique, être fortement influencés par des éléments issus de la réalité extérieure – c'est l'accès à la réalité – sans être en mesure de définir le lieu d'origine de ces éléments : une fonction qui relève de l'épreuve de réalité. À l'étape du moi-plaisir purifié, les facteurs de l'environnement, défavorables au développement de la psyché, viennent alimenter la bipartition dedans/dehors selon le caractère agréable ou désagréable de l'affect ou de la représentation en cause. Winnicott dira : « Nous savons qu'en psychanalyse, il n'y a pas de traumatisme qui soit hors de portée de l'omnipotence de l'individu³⁹. »

Un modèle théorique du transfert limite. Une définition métapsychologique du transfert limite comme actualisation de la relation à l'objet subjectif.

Jean-Luc Donnet attire notre attention sur un phénomène préalable au travail interprétatif. Selon lui, pour qu'une interprétation soit entendue, il est nécessaire que, dans la psyché de l'analysant, elle provienne d'un lieu imaginaire autre que celui où il situe l'objet pulsionnel que constitue

l'analyste. Formulons les choses quelque peu différemment : l'analysant doit accueillir l'interprétation dans un lieu de sa psyché autre que celui où il actualise sa conflictualité ; inversement la fermeture à l'interprétation – « une attaque contre l'analyse plutôt qu'une attaque contre l'analyste⁴⁰ », dira J.-B. Pontalis – indique une réception de l'interprétation au lieu même de l'actualisation de la conflictualité. L'interprétation est prise dans le collimateur de la conflictualité sur laquelle porte l'interprétation, dans la mesure où celle-ci vient remettre en cause l'effet que l'analysant veut produire sur l'analyste. L'interprétation constitue un démenti de la subjectivité de l'analysant.

Qu'en est-il d'un modèle théorique du transfert limite ? Pour ce faire, nous proposons une rencontre des métapsychologies de Freud et de Winnicott. La notion d'utilisation de l'objet devient ici un concept-charnière. Winnicott la présente ainsi : « La séquence débute, pourrait-on dire, par le mode de relation à l'objet puis se termine par l'utilisation de l'objet. Toutefois, entre les deux, se situe la chose la plus difficile du développement humain ou la plus ingrate des toutes premières failles qu'il s'agira de réparer. Cette chose, qui se situe entre le mode de relation et l'utilisation, c'est la place assignée par le sujet à l'objet en dehors de l'aire du contrôle omnipotent de celui-ci : *à savoir la perception que le sujet a de l'objet en tant que phénomène extérieur et non comme entité projective*, en fait, la reconnaissance de celui-ci comme une entité de plein droit⁴¹. »

Dans le post-scriptum du dernier ouvrage publié de son vivant, *Jeu et réalité*, Winnicott introduit la notion d'un écart conception-perception pour rendre compte du terme de cette séquence.

L'utilisation de l'objet permet à l'analysant de situer l'interprétation comme provenant d'un lieu autre que celui où il situe l'analyste comme objet pulsionnel. Il devient, dès lors, possible d'éviter que l'interprétation passe dans le collimateur de la conflictualité sur laquelle porte l'interprétation.

Nous avons prêté attention dans ce texte au destin de la polarité sujet/objet dans la mesure où ce destin joue un rôle déterminant dans l'accès ou non à l'utilisation de l'objet. Dans la perspective du transfert difficilement analysable, l'évolution de cette polarité devient un enjeu majeur du premier développement de la psyché car cette évolution définit le travail

psychique nécessaire à l'établissement de la troisième topique. En termes freudiens, c'est l'évolution du moi-plaisir purifié au moi-réalité définitif ; en termes winnicottiens, c'est l'évolution de l'objet subjectif au sujet objectif. Si ce parcours moiïque décrit par Freud est toujours resté quelque peu en marge de ses considérations métapsychologiques sur le moi, l'apport de Winnicott, de par son intérêt pour l'articulation psyché/ environnement, et surtout la définition paradoxale de cette articulation, permet de faire la part très belle à cette notion fondamentale de la métapsychologie de Freud qu'est la notion de réalité psychique, au sens strict ; du même mouvement, nous pouvons penser l'influence de la réalité extérieure sur le développement de la psyché et ce, grâce au double poste d'observation interne et externe que décrit simultanément la métapsychologie de Winnicott.

Rassemblons dans un tableau les éléments contrastés des transferts névrotiques ou analysables en droit, sinon en fait, et des transferts limites ou difficilement analysables (cf. Tableau 2).

TABLEAU 2	
TRANSFERT NÉVROTIQUE	TRANSFERT LIMITE
1	
- Métaphorisation possible	- En mal de métaphorisation
- Registre du « comme si »	- Registre du « comme ça »
- « L'analyste représente la mère »	- « L'analyste ne représente pas, il est la mère. »
2	
- Actualisation du sujet objectif dans le transfert d'où transfert dans l'espace transitionnel avec maintien ou non résolution du paradoxe.	- Actualisation de l'objet subjectif dans le transfert d'où transfert en deça de l'espace transitionnel avec résolution du paradoxe.
a) projection sur l'analyste ;	a) projection dans l'analyste ;
b) établissement de la troisième topique ; caractère fonctionnel des première et deuxième topiques ;	b) troisième topique en voie d'établissement ; caractère a fonctionnel des première et deuxième topiques ;
c) écart conception-perception.	c) indifférenciation ou condensation conception-perception.
3	
-Organisation du moi sous la gouverne du moi-réalité définitif quant à l'expérience de la conflictualité inconsciente	-Organisation du moi sous la gouverne du moi-plaisir purifié quant à l'expérience de la conflictualité inconsciente

Dans le travail analytique aux marges de l'analysable, la littérature analytique recèle actuellement deux options métapsychologiques différentes. L'une accorde la priorité à la dimension dynamique. Si le sujet projette dans un lieu, la question du mouvement projectif importe d'abord ; Otto Kernberg représente bien cette option. Nous sommes peut-être bien dans une filiation kleinienne. L'autre option accorde la priorité à la dimension topique. Si le sujet projette dans un lieu, la question du lieu importe d'abord. Paulette Letarte représente bien cette deuxième option. Nous sommes peut-être ici dans une filiation winnicottienne. Une journée de travail Otto Kernberg–Paulette Letarte qui s'est déroulée à l'Institut de psychanalyse de Paris, en 1982 (texte inédit), est tout à fait révélatrice à cet égard. L'ensemble du présent travail s'inscrit dans la perspective de la deuxième option.



II- Quand la méthode analytique recherche une psyché en mal d'articulation psyché/environnement

Sommes-nous en présence d'une psyché en mal d'articulation psyché/environnement ? Sommes-nous en train de nous interroger sur le rôle de l'objet externe dans l'évolution de cette articulation ? Nous songeons à l'élaboration d'une théorie dyadique du fonctionnement psychique. Or, la méthode analytique demande une perspective monadique ; le travail analytique nécessite une mise entre parenthèses de la réalité extérieure. Fondamentalement, la théorie post-freudienne sur le cadre ne fera que dégager ce non-dit très présent dans la découverte freudienne de la méthode analytique.

A. Green⁴² évoquera la double clôture, perceptuelle et motrice, qui permet de penser la séance sur le modèle du rêve, rappelant le schéma de l'arc réflexe présenté dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves*. Nous nous souviendrons comment Freud, dès 1904, introduit sa méthode : « Cette sorte de séance se passe à la manière d'un entretien entre deux personnes dont l'une se voit épargner tout effort musculaire, toute impression sensorielle *capable de détourner son attention de sa propre activité psychique*⁴³. »

Nous découvrons comment l'ensemble des éléments du dispositif physique – position divan-fauteuil, fréquence des séances, modalités de la

rémunération, etc. – et du dispositif psychologique – libres associations, attention flottante, silence de l'analyste, neutralité bienveillante, etc. – ne sont que des moyens fort utiles sinon nécessaires, mais des moyens tout de même en vue de favoriser ultimement l'établissement du cadre analytique de la cure-type, dans son statut métapsychologique. Ce cadre peut être défini comme un *état psychique complexe où il est possible de mettre en scène la conflictualité inconsciente dans un contexte de double clôture, perceptuelle et motrice*. L'analysant est invité à un fonctionnement monadique de la psyché.

Dans cette perspective, le développement de la psyché peut être conçu comme un travail de monadisation progressive à partir d'un double étayage initial sur le corps et sur l'environnement. Quand la psyché est en mal d'articulation psyché/environnement, nous découvrons comment, pour se faire oublier, il importe que l'environnement existe dans la psyché ; la « réalité extérieure », en particulier la personne de l'analyste – ici distinguée du personnage transférentiel – fait le plus souvent intrusion dans le travail analytique, dans l'exacte mesure où le sujet présente un fonctionnement psychique en deçà de l'épreuve de réalité. Une psyché en mal d'articulation psyché/environnement nous oriente vers une théorie dyadique du fonctionnement psychique ; nous devons alors prendre acte d'une certaine antinomie entre cette théorie dyadique et le caractère monadique de la méthode analytique.

La réflexion épistémologique de Henri Atlan⁴⁴ me semble utile afin de penser cette antinomie. Atlan distingue réductionnisme faible et réductionnisme fort ; le premier est un réductionnisme de méthode ; le second est un réductionnisme de théorie. L'auteur applique ces notions à l'étude de la problématique corps-esprit. Afin d'en étudier la dimension physico-chimique, il devient légitime, au plan épistémologique, de choisir une méthode ne permettant de mettre en lumière que cette dimension physico-chimique. Si, au sortir du laboratoire, le chercheur construit une théorie où la problématique corps-esprit *se réduit* à des phénomènes physico-chimiques, il devient très vulnérable, au plan épistémologique, en grand danger d'être taxé de « réductionnisme », car le réductionnisme fort est peu recevable. Freud s'est bien gardé de tomber dans ce piège en faisant toujours une place à la constitution dans la définition de sa « série complémentaire ».

Ainsi, au plan épistémologique, il devient légitime que nous ayons une méthode plus « pointue » que notre théorie. Nous avons deux cas de figure. L'un où l'élément supplémentaire apporté par la théorie s'avère peu utile pour l'exercice de la méthode ; par conséquent, il se laisse ignorer par elle, sans conséquence marquée : telle est la place de la constitution dans la série complémentaire. Dans la seconde situation, l'élément particulier apporté par la théorie se laisse difficilement ignorer par la méthode, sans conséquence potentiellement marquée pour cette dernière : telle est la place des notions de mère suffisamment bonne, d'espace transitionnel et d'utilisation de l'objet. Car ces éléments d'une théorie dyadique du fonctionnement psychique sont présentés comme exerçant potentiellement une influence marquée sur l'exercice de la méthode quand ces notions sont invoquées en vue d'offrir une conceptualisation de certaines impasses du travail analytique.

D'où l'intérêt du caractère paradoxal de l'articulation psyché/ environnement dans la métapsychologie de Winnicott. Quand l'environnement est traumatique ou, autrement dit, ne joue pas son rôle facilitateur, l'environnement n'existe pas (pour la psyché de l'analysant). La visée monadique de la méthode demeure tout à fait légitime. Traduisons en langage métapsychologique : la notion de réalité psychique, au sens fort du terme, est non seulement pertinente, sa portée en est même élargie ; cependant *l'utilisation en devient difficile*. Que de l'argile : pas de manque d'argile permettant d'utiliser l'argile, selon la formule de Lao-Tseu. Nous sommes ainsi conduits, dans le contexte d'une psyché en mal d'articulation psyché/ environnement, à formuler ce que l'on peut considérer comme un énoncé méthodologique fondamental : le travail analytique, aux marges de l'analysable, demande le maintien d'une tension dialectique entre une théorie dyadique et une méthode monadique.

Certes Winnicott ne formule pas explicitement ces diverses propositions épistémologiques ; cependant celles-ci nous aident à comprendre le fil conducteur du travail analytique ainsi que le conçoit Winnicott dans ce qu'il désigne comme les cas limites : « Pour en revenir à la psychanalyse, j'ai dit que l'analyste est prêt à attendre longtemps que le *patient soit capable de présenter les facteurs de l'environnement dans des termes qui permettent de les interpréter comme des projections* . Si le cas est bien choisi pour l'analyse, on parvient à ce résultat lorsque le patient a recouvré la capacité de faire

confiance, en se trouvant sûr de l'analyste et de la situation analytique. Parfois, l'analyste devra attendre très longtemps. Et si le cas est *mal*choisi pour une psychanalyse classique, le facteur le plus important (ou celui qui a un rôle plus important que les interprétations) est vraisemblablement ce caractère fiable de l'analyste, car c'est une chose que le malade n'a pas reçue au cours des soins maternels de sa petite enfance... Dans des cas limites, l'analyste n'attend pas toujours en vain ; avec le temps, le patient devient capable d'utiliser les interprétations psychanalytiques des traumatismes primitifs comme des projections⁴⁵. »

Est-il nécessaire de souligner toute la différence que cela implique pour la communication analyste/analysant si l'analyste s'emploie à aider l'analysant à « être capable d'utiliser les interprétations psychanalytiques des traumatismes primitifs comme des projections », au lieu d'accueillir et de penser tout le matériel analytique comme un faisceau de projections ? Sans dénaturer l'essence du processus analytique – apprivoiser « l'étranger intime », dirait J.-B. Pontalis⁴⁶, que représente la sexualité infantile – il devient possible d'éviter le mouvement parental de déni ou désaveu du traumatisme, mouvement qui, selon S. Ferenczi, est au cœur du phénomène traumatique.

Citons encore J.-B. Pontalis : « Enfin, il me semble que nous ne pouvons pas échapper de donner acte, sous une forme ou une autre, au patient que la réalité a forcément malmené, que nous reconnaissons la violence qui lui a été faite. Toute intervention de notre part qui laisserait peu ou prou entendre, par exemple : “ Vous ressentiez = vous imaginiez = vous projetiez votre mère aussi ” ne ferait que répéter et par là authentifier le verdict originaire : *tu ne dis pas ce que tu crois dire, tu es ce que je dis*. Nous pouvons conduire nos patients vers l'autre sens, refoulé ou méconnu, d'un “ vécu ”. Nous ne saurions disqualifier leur être⁴⁷. »

En vue de faire court, soyons schématique. Nous disons : la méthode aux marges de l'analysable demande le maintien d'une tension dialectique entre monade et dyade. Présentons, sous la forme de couples d'opposés, les énoncés méthodologiques qui cherchent à rendre compte de cette tension dialectique. Perspective A : reconnaître la violence qui a été faite, ainsi que le suggère Pontalis. Perspective anti-A : reconnaître, dirions-nous, comment une certaine utilisation du passé a souvent un effet pervers sur l'évolution du processus analytique. Freud⁴⁸ affirme qu'il y a deux

manières de rechercher la signification du symptôme : la recherche du but et la recherche de l'origine.

Le but : à quoi sert le symptôme dans l'actuel ? Ce dernier est au service de quel aménagement actuel du conflit entre la pulsion et la défense ? L'origine : d'où vient le choix d'un tel aménagement ? La recherche du but doit généralement précéder la recherche de l'origine. Si elle fait l'économie du but, la recherche de l'origine risque fort de s'apparenter à un mouvement de désappartenance psychique.

Tension dialectique entre monade et dyade : nouveau couple d'opposés. Référons-nous à deux citations de J.-B. Pontalis qui ramassent admirablement les choses. Perspective B : « ... l'espace psychique dans lequel nous nous mouvons, celui de la mobilité des représentations, demande, pour se constituer et s'animer, une sorte d'assise, d'ancrage dans une réalité suffisamment bonne⁴⁹. » Perspective anti-B : « J'accorde qu'il n'y a rien qui soit survenu dans la réalité extérieure, aucun traumatisme, aussi " cumulatif " qu'on le suppose, qui justifie par soi la persistance dans l'actuel de ses effets⁵⁰. » D'une manière générale, aux marges de l'analysable, la méthode analytique nous demanderait d'osciller entre une reconnaissance du passé et une *docta ignorantia* de ce passé.

Selon H. Racker⁵¹, en proposant une analyse, l'analyste offre simultanément un objet pulsionnel et un interprète. L'analyste s'offre comme objet afin de remettre en jeu le mouvement pulsionnel de l'analysant de même que sa défense contre ce mouvement pulsionnel. Il offre un interprète de cette nouvelle conflictualisation du mouvement pulsionnel ou mieux encore, il offre un espace analytique où analyste et analysant pourront élaborer ensemble une interprétation de cette nouvelle conflictualisation du monde pulsionnel. Outre le fait qu'il accueille lui-même l'analysant comme un objet pulsionnel, l'analyste aura sa réponse propre aux modalités d'investissement pulsionnel auxquelles aura recours l'analysant. Toute analyse, aussi classique soit-elle, demande, de la part de l'analyste, une métabolisation intrapsychique et de son propre investissement pulsionnel de l'analysant et de sa réponse à l'investissement pulsionnel de la part de ce dernier ; c'est la part du *holding* qui est inhérente à toute analyse. L'activité interprétative, la part de l'interprétation, permettra une issue, une voie de dégagement, évitant, dès lors, la surcharge pulsionnelle et/ou défensive du contre-transfert.

Inversement, dans la mesure où le transfert est en mal de métaphorisation, où l'accès au registre des significations est plus ou moins lourdement entravé – l'analyste ne représente pas, il est la mère, nous dit Winnicott, l'issue interprétative étant relativement fermée, les charges pulsionnelle et contre-pulsionnelle ne peuvent que refluer dans la psyché de l'analyste. Si ce dernier veut éviter ce qui deviendrait une « rétorsion interprétative », selon le mot d'André Green⁵², il doit singulièrement élargir, en lui, la part du *holding* car celle-ci bénéficie beaucoup moins de la modulation offerte par la part interprétative.

La tolérance au contre-transfert devient un enjeu majeur du travail analytique, aux marges de l'analysable. L'élargissement de la notion de contre-transfert, apparu au tournant des années cinquante, prend ici tout son sens. C'est la résonance, en l'analyste, de la conflictualité inconsciente de l'analysant quand l'un des deux fils de cette conflictualité est injecté *dans* l'analyste. J.-L. Donnet dira « la nécessité d'une véritable imprégnation-transformation de l'analyste » qui seule permettra un « retournement non-rétorsif ⁵³ ».

Dans les cas heureux, ceux qui font généralement l'objet de nos présentations, cette « imprégnation-transformation », en bout de piste, ouvre la voie à une activité interprétative devenue recevable pour l'analysant. L'analyste présente à l'analysant une « parcelle simplifiée » de son monde intérieur : ce qui permet une résolution relative de la tension entre monade et dyade. Un long détour dyadique, dans la psyché de l'analyste, semble avoir facilité un certain travail de monadisation dans la psyché de l'analysant. André Beaudoin résume bien les choses : « C'est précisément à propos de ces cas où la réalité passée et présente semble avoir été si éprouvante qu'il est *difficile mais capital de garder à l'esprit l'idée de traiter l'appareil psychique comme monade* ⁵⁴. »

Telle semble être, aux marges de l'analysable, la voie de l'analyse, autrement dit, la voie en vue de faciliter les retrouvailles du moi et des pulsions.



NOTES

- * Ce texte fut d'abord présenté au colloque annuel de la Société psychanalytique de Montréal, tenu le samedi 7 mai 1994 ; ce colloque était intitulé : « *Traumatisme et utilisation de l'objet dans l'oeuvre de Winnicott* ».
1. J.-L. Donnet, « Préface », in R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., coll. « Le fait psychanalytique », 1991.
 2. D. W. Winnicott (1971), « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », in *Jeu et réalité ; l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1975 (trad. fr. de Claude Monod et J.-B. Pontalis).
 3. C'est nous qui soulignons.
 4. A. Kaspi, « Au fil du temps », magazine radio consacré à l'histoire, Radio-Canada FM, automne 1993.
 5. A. Green, *La folie privée ; psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1990.
 6. B. Rosenberg, *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*, Monographie de la *Revue française de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1991.
 7. O. Kernberg, *Les troubles limites de la personnalité*, Paris, Privat, coll. « Domaines de la psychiatrie », 1979 (trad. fr. de Daniel Marcelli).
 8. J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1988.
 9. J.-B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977.
 10. D. Anzieu, *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, 2^e éd., 2 vol., Paris, P.U.F., 1975.
 11. A. Green, *op. cit.*, note 5.
 12. J.-B. Pontalis, *op. cit.*, note 9.
 13. O. Kernberg, *op. cit.*, note 7.
 14. W. Reid, « Réflexions métapsychologiques sur le transfert limite », in (sous la dir. de) A. Amyot, J. Leblanc et W. Reid, *Psychiatrie — Psychanalyse ; Jalons pour une fécondation réciproque*, Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 1985.
 15. D.W. Winnicott (1954), « Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969. C'est nous qui soulignons.
 16. S. Freud (1917), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965 (trad. fr. du Dr S. Jankelevitch).
 17. J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1970.
 18. S. Freud (1895), « L'esquisse pour une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956 (trad. fr. d'Anne Berman).
 19. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, note 16.
 20. D. Anzieu, *L'auto-analyse de Freud...*, *op. cit.*, note 10.
 21. W. Reid, « Aux marges de l'analysable : le premier entretien ou une théorie infantile de la psyché », in (sous la dir. de) B. Tanguay, *Le premier entretien ; une écoute psychanalytique*, Montréal, Le Méridien, 1994.
 22. Lao-Tseu, *Tao Tö King*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1967.
 23. D.W. Winnicott (1971). « Jouer. Proposition théorique », in *Jeu et Réalité - l'espace potentiel*, traduction française de Claude Monod et J.B. Pontalis, Connaissance de l'inconscient, Gallimard, Paris, 1975.

24. —, « Élaboration de la capacité de sollicitude », *Processus de maturation de l'enfant*, Paris, Payot, 1970, p. 31-42. C'est nous qui soulignons.
25. S. Freud (1915), « Complément métapsychologique à la théorie du rêve », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952 (trad. fr. de Marie Bonaparte et Anne Berman).
26. R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., coll. « Le fait psychanalytique », 1991.
27. J.-B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, *op. cit.*, note 9.
28. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967.
29. S. Freud (1915), « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie*, *op. cit.*, note 25.
30. D. W. Winnicott (1971), « La créativité et ses origines », in *Jeu et réalité ; l'espace potentiel*, *op. cit.*, note 3.
31. D. W. Winnicott (1945), « Le développement affectif primaire », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, *op. cit.*, note 15. C'est nous qui soulignons.
32. A. Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de minuit, coll. « Critique », 1983.
33. J.-B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, *op. cit.*, note 9.
34. N. Abraham et M. Torok, *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, coll. « Philosophie », 1987.
35. D. Anzieu, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 1985.
36. J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, *op. cit.*, note 17.
37. B. Grunberger, *Le narcissisme ; essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975.
38. D. W. Winnicott (1958), « La capacité d'être seul », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, *op. cit.*, note 15.
39. D. W. Winnicott (1960), « La théorie de la relation parent-nourrisson », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, *op. cit.*, note 15.
40. J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, *op. cit.*, note 8.
41. D. W. Winnicott, « L'utilisation de l'objet... », *op. cit.*, note 2. C'est nous qui soulignons.
42. A. Green, « De l'Esquisse à l'Interprétation des rêves : coupure et clôture », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 5, printemps 1972.
43. S. Freud (1904), « La méthode psychanalytique de Freud », in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1967 (trad. fr. d'Anne Berman). C'est nous qui soulignons.
44. H. Atlan, *À tort et à raison ; intercritique de la science et du mythe*, Paris, Seuil, 1986.
45. D. W. Winnicott, « La théorie de la relation parent-nourrisson », *op. cit.*, note 39. C'est nous qui soulignons.
46. J.-B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, *op. cit.*, note 9.
47. J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, *op. cit.*, note 8.
48. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, note 16.
49. J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, *op. cit.*, note 8.
50. *Ibid.*
51. H. Racker, « A contribution to the problem of counter-transference », *International Journal of Psycho-analysis*, vol. XXXIV, 1953.
52. A. Green, *La folie privée*, *op. cit.*, note 5.
53. J.-L. Donnet, *op. cit.*, note 1.
54. A. Beaudoin, « Du préconscient ; rapport au congrès des psychanalystes de langue française », *Revue française de psychanalyse*, vol. 51, n° 2. C'est nous qui soulignons.